

Laissez-moi exister

« I want to break free » hurle à répétition le génial Freddy Mercury dans un de ses tubes.

Casser les pieds à tout le monde, n'est-ce pas la meilleure façon d'exister ? C'est une vérité que j'ai mis du temps à assimiler. Pendant longtemps, j'ai imaginé de bonne foi qu'être discret, ne pas faire de vagues, s'habiller couleur grisâtre et style passe muraille, jouer le passe-partout, ne pas élever la voix, accepter l'inacceptable, quitte à fulminer en interne, était la meilleure façon de se faire aimer et à s'intégrer à son environnement de manière optimale.

Je sais maintenant de source sûre, puisque c'est de moi que je le tiens, que les enquiquineurs ont tout à gagner à insupporter leur entourage. Personne ne désirent les affronter de front pour éviter l'esclandre, tout un chacun déploie des trésors de diplomatie et d'ingéniosité pour les satisfaire, répondre à leurs desiderata, quitte à les traiter d'emmerdeurs, mais « mezza voce » seulement et derrière leur dos.

Le ramage et le plumage font partie de la mise en scène. L'excentricité, les couleurs improbables, les gestuelles appuyées payent et vont généralement de pair avec la logorrhée sonore et vindicative des enquiquineurs. Les empoisonneurs de quiétude le savent bien qui jouent à merveille de leurs travers, à l'égal de péripatéticiennes expérimentées.

Alors étudiant à Paris, à Stanislas, je me souviens que mon père lors d'une de ses visites dans la capitale m'avait proposé de compléter ma garde-robe un tantinet rustique. En compagnie de mon frère, nous nous étions rendus avec mon père dans une boutique chic du quartier d'Alésia pour faire nos emplettes. Il faut avouer qu'à l'époque, le xiv^e-ème arrondissement était notre Versailles, nous qui ne jurions que par Montrouge ou résidions à l'occasion deux membres de notre proche parentèle, une sœur et une nièce de ma mère. J'ai d'ailleurs usé mes semelles plusieurs années durant sur l'asphalte des rues de Montrouge que je découvris un jour d'août 1961. Mon oncle et ma tante utérine m'accueillirent cette année-là à bras ouverts, en qualité de « correspondants » du jeune expatrié que j'étais devenu en quittant ma Guadeloupe natale. Le square Jules Guesde, l'autobus 68, l'usine des

compteurs Schlumberger, l'avenue Aristide Briand, le quartier de la Vache Noire bornaient notre horizon d'iliens un peu godiches, dépaysés, en quête de repères.

Après le baccalauréat, mon frère avait convaincu mes parents, qui s'étaient au final résignés de bon gré, de négliger les études classiques de lettres, droit, biologie, médecine pour s'aventurer en territoire inconnu : le métier de l'hôtellerie et de la restauration. Il était au demeurant à l'aise dans ce nouvel univers d'apprentissage parisien qu'un certain Clutier, apparemment délégué de la Direction de l'École Jean Drouant nous avait longuement décrit après avoir inventorié la panoplie obligatoire du parfait étudiant en hôtellerie parisienne : couteaux à découper, à désosser, fourchettes et cuillères à usage multiple, toque, uniforme... Il m'avait donné le tournis avec son inventaire à la Prévert et la somme à déboursier pour acquérir le trousseau ad hoc m'avait interloqué.

Bref, revenons à nos affaires. Le gérant, patron, commercial ou vendeur de la boutique d'Alésia nous présenta un choix élargi de pardessus. Un manteau en faux daim, une gabardine en tweed, un pardessus en imitation mohair, un caban pour véritable loup de mer, une doudoune dont le concept n'existait pas encore et rien de ce que je désirais ardemment pour affronter l'hiver. Finalement, indécis mais résolu à faire une emplette, je jetais mon dévolu sur un pardessus en velours vert bouteille, cintré à la taille avec une martingale et que je trouvais seyant.

Évidemment, mon complexe de discrétion et de fusion dans la grisaille prit le dessus. Je le portais une ou deux fois, aussi à l'aise que si je me baladais en tenue d'Adam Place de la Comédie. En désespoir de cause, je me résolus à faire don du manteau « lézard vert » à mon frère cadet qui s'en accommoda fort bien. Je crois qu'il le conserva jusqu'à ce qu'élimé et usé jusqu'à la trame, le « lézard vert » finisse, le pauvre, au rebut après tant de bons et loyaux services rendus.

Ma conscience s'éveilla avec brusquerie un jour de 1997 au Sénégal. Cette année-là, un jour dont je ne me souviens pas, nous visitons avec un collègue ingénieur agronome des rizières irriguées par l'eau du fleuve éponyme. Une réunion d'information des villageois de la communauté rurale de Diama avait été organisée. Nous y assistions en qualité de représentants d'un des bailleurs

de fonds de l'OMVS¹. Comme il est d'usage, en fin de réunion, un tour de table s'organisa pour donner la parole aux riziculteurs présents et répondre à leurs questions. Il y avait bien une quarantaine de participants à cette assemblée informelle dont des représentants de l'administration locale et de simples citoyens. Et bien, la problématique ne fût pas, comme on aurait pu le croire, de susciter les questions des participants mais plutôt de canaliser le flot des interrogations et des commentaires de l'assemblée, quelques fois superflus ou inutiles.

Ces échanges nourris ne résultaient pas d'une soif de savoir ou d'informations, mais du désir forcené de paraître, de se donner l'avantage, de faire l'intéressant devant l'assistance, quitte à jouer les perroquets. Du plus élevé au plus humble dans la hiérarchie sociale des participants, chacun y alla de son tour de parole, y compris les plus modestes. Point de timides ou de participants réservés, se fondant à dessein dans la foule pour passer inaperçu, mais des intervenants à la voix assurée disant haut et clair son propos avec les mots de tous les jours, articulés en phrases maladroites ou répétitives. Je suis assuré que chacun des orateurs se seraient cru indigne de sa communauté s'il était resté muet.

A cet instant je compris une vérité première. Il n'y a pas de honte à donner son avis sur tout, occuper le terrain, ne pas craindre le regard des autres, prendre toute sa place, en un mot à exister. Aujourd'hui, quoique c'est un peu tard pour un coup d'éclat, je serais capable de me balader nu comme un ver Place de la Comédie !!!

Alain CELESTE, Gailhan, le 29 août 2019

¹ Organisation pour la mise en valeur du fleuve Sénégal)